Le Monde
DU 26 AU 27 OCTOBRE 2008

L'enfer économique d'« Electronic City »

A Saint-Denis, Cyril Teste met en scène la pièce de Falk Richter

Théâtre

On ne compte plus les pièces, ces temps-ci, qui mettent en scène le cauchemar économique contemporain, envisagé comme une catastrophe anthropologique majeure. A l'image de cet *Electronic City* qui se joue à Saint-Denis jusqu'au 2 novembre, ces spectacles ont été conçus bien avant la crise financière actuelle : la capacité d'analyse et d'anticipation des artistes devance parfois celle des politiques et des « experts ».

Elles résonnent avec une force particulière ces jours-ci, ces pièces qui considèrent le « devenir robot » de l'homme sous l'effet de la machine économique mondialisée. C'est même assez saisissant dans le cas d'*Electronic City*, que signent deux jeunes gens d'aujourd'hui, l'auteur allemand Falk Richter, 39 ans, découvert cet été à Avignon, et le metteur en scène français Cyril Teste, 33 ans, découvert à Avignon en 2004.

Richter, avec son écriture particulière, froide et mécanique comme un bulletin boursier, jette dans l'arène de sa « cité électronique », reflet à peine déformé de notre réalité actuelle, deux jeunes gens, Tom et Joy. Lui est un businessman survolté et stressé, elle une employée d'une chaîne de magasins d'aéroport. Tous deux vivent principalement dans des lieux de transit, des « non-lieux », aéroports et hôtels de la chaîne Welcome Home au décor standardisé.

Une pertinence rare dans l'utilisation de l'image. P. VICTOR/ARTCOMART

Dépersonnalisation

La pièce montre, très concrètement, leur dépersonnalisation et leur déshumanisation, dans un monde où l'on demande principalement aux individus d'être *« very, very flexible »*, et où les flux humains se modèlent sur ceux des capitaux. Ces deux-là, pourtant, Tom et Joy, résistent, ou essaient, en tout cas, en tentant de vivre une histoire d'amour.

La perte de sensation du réel est rendue d'autant plus sensible que Falk Richter la glisse au cœur même de sa pièce, où se joue aussi l'histoire du tournage d'une série télévisée sur une jeune fille qui pourrait être Joy.

Cette perte de sensation du réel est aussi au centre de la mise en scène de Cyril Teste, qui fait montre d'une pertinence et d'une intelligence rares dans l'utilisation de l'image. Dans l'espace noir du plateau, au design ultramoderne, sobre et froid, le metteur en scène confronte la présence, charnelle, de ses (bons) comédiens avec leurs doubles filmés en direct, et projetés sur le large écran qui barre le haut de la scène.

Le langage du nouvel ordre économique – reconfigurer, spéculer, flexibiliser... – est travaillé comme une matière graphique et sonore. Cyril Teste est un jeune homme qui a dû voir beaucoup de films, et intégrer largement l'enseignement d'Andy Warhol. Il arrive à créer un univers scénique où les repères spatiaux et temporels traditionnels n'existent plus, et où la mutation des individus se lie directement à la reproductibilité permise par les nouveaux outils électroniques.

« Vous cherchez les moments où on ne peut plus définir notre société comme civilisée ? », demande à un moment une de ces voix dépersonnalisées qui hantent la pièce. Falk Richter les attrape avec une lucidité glaciale, ces moments-là. *Electronic City* fait froid dans le dos, mais pas forcément plus que le spectacle que nous offre la réalité depuis quelques semaines. ■

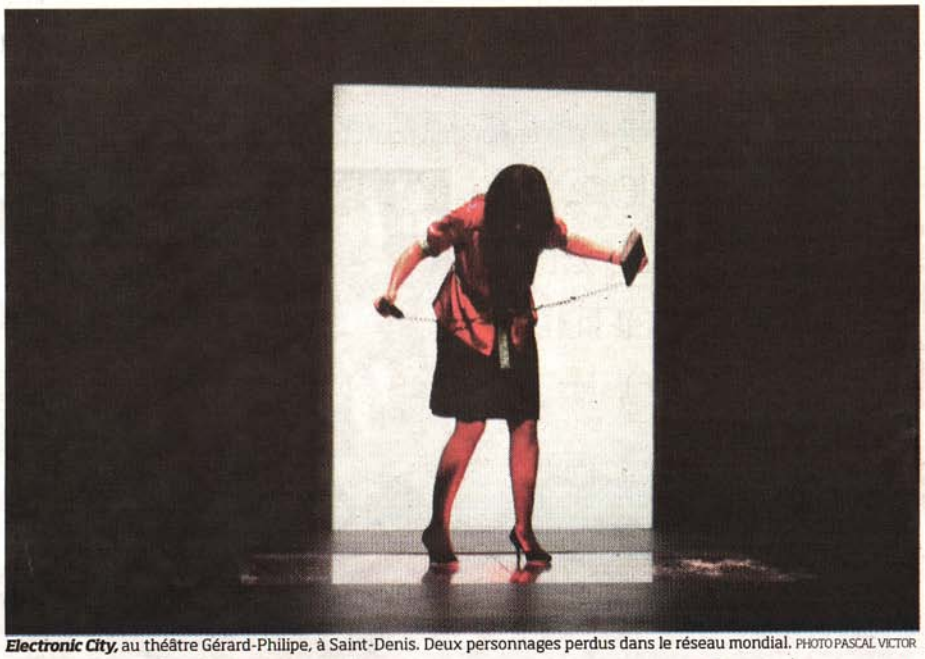
FABIENNE DARGE

Libération

Théâtre ◆ Cyril Teste met en scène une pièce angoissée de Richter sur la mondialisation.

Krach moral à la «City»

Electronic City
de FALK RICHTER, m.s. CYRIL TESTE au théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis (93). Jusqu'au 2 novembre, jeu et ven à 20h, sam à 19h et dim à 16h. Rens.: 01 48 13 70 00. Le 13 novembre à la scène nationale d'Alençon, du 26 au 28 au Lieu Unique, à Nantes.



Electronic City, au théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis. Deux personnages perdus dans le réseau mondial. PHOTO PASCAL VICTOR

Un homme et une femme égarés dans le réseau mondialisé des mégalopoles. Un amour en jetlag permanent: Tom et Joy sont rarement sur le même fuseau horaire. L'espace et le temps sont ici des données particulièrement friables.

Aéroports. *Electronic City,* pièce du jeune et prolixe dramaturge de Hambourg Falk Richter, a été écrite en 2002 – le spectacle a été créé par Cyril Teste à la Ferme du Buisson en 2007 – mais son passage au théâtre Gérard-Philipe (centre dramatique national de Saint-Denis) coïncide on ne peut mieux avec l'actualité boursière. Krach est le mot qui revient le plus souvent et Tom est le typique représentant de ces hommes gris qui peuplent les grands aéroports, une main sur le téléphone portable, l'autre, sur le clavier de l'ordinateur.

«Welcome home», proclame un paillasson à l'entrée de sa chambre d'hôtel, ainsi qu'à chaque nouveau seuil qu'il franchit, puisque c'est la même boîte qui fabrique ces grandes chaînes d'hôtels dans le monde entier. Mais là, justement, Tom ne sait plus du tout où il se trouve, où il en est. De Rome à New York, en passant par Seattle ou Tokyo, partout le même stress, les mêmes buildings, la même *standing business class,* les mêmes chaînes pornos pour cadres lessivés. Les personnages de Falk Richter évoluent dans des nonlieux, des zones de transit. *«J'habite là mais ce n'est pas chez moi»,* martèle Tom, traversé par la sensation de plus en plus étrange de voyager sans bouger.

De Rome à New York, partout le même stress, les mêmes buildings, la même *standing business class,* les mêmes chaînes pornos pour cadres lessivés.

Si de krach il est beaucoup question, l'effondrement ici est d'abord intime. Cyril Teste et ses amis du collectif MxM ont imaginé un dispositif scénique léger, dans des tons gris, qui donne une impression de mouvement permanent, en parfaite adéquation avec cette sensation de fractionnement, d'implosion, qu'évoquent les personnages de la pièce.

Pression. En multipliant les points de vue, l'utilisation de la vidéo – comme dans tous les projets de Cyril Teste – et le travail de sonorisation des acteurs traduisent parfaitement le phénomène schizophrénique dans lequel Tom et Joy se trouvent aspirés. Femme brune, visage moyen, aucun signe particulier: les protagonistes de ce monde froid sont comme des fantômes, interchangeables; d'autres silhouettes traversent le plateau.

La pièce transpire l'angoisse et la bande-son met le cerveau sous pression. Ce qui n'empêche pas le rire. Pour nous égarer un peu plus, Richter introduit une nouvelle dimension avec le réalisateur d'un film, qui commente les scènes que l'on vient de voir.

Electronic City est le premier volet du cycle *Das System,* dont on a pu voir, cet été, au festival d'Avignon, la version montée par Stanislas Nordey. Il s'agit d'un projet de théâtre politique en prise directe avec l'âpreté du monde contemporain.

◆ MAÏA BOUTEILLET

les echos.fr
le web de l'économie

THEATRE -

ELECTRONIC CITY

L'histoire en scène

[23/10/08]

Quatre spectacles qui redonnent vie au genre du théâtre politique.

« De Gaulle en Mai » fait apparaître le Général et son entourage pendant la tempête de Mai 68. De Gaulle tergiverse. La montée de la contestation le prend de court et ses conseillers ont des pensées trop classiques face à cette révolte inédite. C'est en jouant sur la France profonde que de Gaulle, chacun le sait, trouve enfin la parade.

Pépinière Théâtre, Paris 19 heures, tél. : 01.42.61.44.16.

Le théâtre, qui semblait ne plus se poser beaucoup de questions politiques, se réveille. Le spectacle tiré du livre de Patrick Ourednik, « Europeana », par Laure Duthilleul, s'interroge : le XXe siècle a-t-il eu un sens ? Cette plongée européenne aligne les faits les plus disparates, de la vie intime des dirigeants à la chute du mur de Berlin, en aplatissant toute information, pour mieux rire d'une histoire perçue comme une boussole qui n'a jamais trouvé le nord. Le talent des deux jeunes acteurs jouant aux conférenciers, Jonathan Manzambi et Sharif Andoura, fait de ce punching-ball de faits historiques une « déconstruction » réjouissante.

Mais, quand les auteurs de théâtre éclairent l'histoire que nous avons vécue, c'est quand même plus réconfortant. Avec « Rock'n'roll », créé à Nice, Tom Stoppard, le plus grand auteur anglais avec Pinter, retrace les décennies 1970-1990 qui, de Prague à Londres, ont changé l'Europe. A Prague, Dubcek fait face à la dissidence que vont incarner Havel, Kundera et, surtout, le groupe de rock The Plastic People of the Universe. A Cambridge, des exilés tchèques suivent de près les événements et opèrent tout un trafic d'idées et d'objets. L'un continue de croire au marxisme ; un autre, plus jeune, va regagner sa patrie, subir les foudres de la police et participer au mouvement de la Charte 77.

Dans « Rock'n'roll », on change sans cesse de ville. La forte mise en scène de Daniel Benoin s'enivre d'une telle difficulté et, avec l'aide de tapis roulants transbahutant décors et acteurs, propulse la pièce dans sa vérité frénétique. Des projections et l'omniprésence d'une formation rock, les Gipsy Queens, participent aussi à ce déchaînement qui sait s'interrompre quand la méditation et la mélancolie surgissent. Un remarquable comédien, Frédéric de Golfiem, donne à la fresque une belle nervosité angoissée, entouré de nombreux partenaires, dont Pierre Vaneck, et Maruschka Detmers, excellente dans un double rôle. C'est un des grands spectacles sur notre époque.

A Marseille, les grands hommes sont en scène. « De Gaulle en Mai » fait apparaître non seulement l'illustre Général, mais son entourage immédiat pendant la tempête de Mai 68. Il y a là Georges Pompidou, alors Premier ministre, Christian Fouchet, ministre de l'Intérieur, Pierre Messmer et celui qui tire les ficelles, Jacques Foccart. C'est chez Foccart, dans son « Journal de l'Elysée », que Jean-Louis Benoit est allé chercher le plus grand matériau de sa farce politique. De Gaulle tergiverse. La montée de la contestation le prend de court et ses conseillers ont des pensées trop classiques face à

cette révolte inédite. En jouant sur la France profonde, de Gaulle, chacun le sait, trouve enfin la parade.

Comédie guignolesque

Benoit est un metteur en scène satiriste-né. Il a déjà porté à la scène la cérémonie des voeux de Mitterrand, les commentaires des médias sur la guerre du Golfe... Il fait de ces journées tourmentées une comédie guignolesque où les personnages sont menacés de finir au placard, ou plutôt dans les armoires qui glissent sur la scène avec une légèreté de ballerines. Chaque acteur est drapé dans une dignité comique : Jean-Marie Frin, en tête, incarne joliment un de Gaulle crispé sur ses vérités. Le spectacle, comme tout comique sans émotion, patine un peu quand les propos se répètent. Heureusement, la dernière scène relance la mécanique de la boîte à malices.

Dans un tout autre registre, à Saint-Denis, « Electronic City », de l'Allemand Falk Richter, épingle le monde moderne tel que l'économie le redessine. Pour les hommes d'affaires, comme pour les vendeuses, tout n'est que soumission aux marchés, aux codes-barres, aux horaires d'aéroport. La réflexion politique se situe plus du côté de Baudrillard que du vaudeville ! C'est, en tout cas, l'affirmation du style d'un jeune metteur en scène, Cyril Teste, et d'une équipe concentrée sur la fabrication d'un spectacle d'une rare intelligence.

GILLES COSTAZ

TELERAMA
DU 29 AU 4 NOVEMBRE 2008

ELECTRONIC CITY

De Falk Richter, mise en scène de Cyril Teste. Durée : 1h30. Jusqu'au 2 nov., 16h (dim.), 19h (sam.), 20h (jeu., ven.), Théâtre Gérard-Philipe, 59, bd, Jules-Guesde, 93 Saint-Denis, 01-48-13-70-00. (6-20 €).

T Avec des bribes de phrases en voix off, des images vidéo mitraillées sur écran mobile, des décors anonymes d'hôtels internationaux, la mise en scène révèle la manière dont est formaté le psychisme mutant d'un businessman hyperactif, toujours entre deux avions, solitaire, branché sur portable, ordinateur ou MP3. La jeune femme qu'il pourrait aimer est employée sur différents aéroports du monde. Des personnages complètement déconnectés du vivant sensible, qui ne savent plus très bien s'ils sont dans le tournage d'un film ou dans la réalité du "businessland". La mise en scène rend bien compte du discontinu des choses, de l'insignifiance du présent, de l'assujettissement aux images, sans toujours faire entendre la poésie morcelée et résistante du texte de Falk Richter, auteur allemand, actuellement metteur en scène associé à la Schaubühne de Berlin.

La Terrasse
Le journal de référence de la vie culturelle
2008 / N° 161 • Paru le 1er octobre 2008 / 17e année / Diffusion 80 000 exemplaires / www.journal-laterrasse.fr / Sommaire en page 2 / Abonnement en page 78.

entretien / CYRIL TESTE

ELECTRONIC CITY : POUR UNE VISION CUBISTE DU PLATEAU

CYRIL TESTE ET LES MEMBRES DU COLLECTIF MXM INTERROGENT AVEC FALK RICHTER LA PLACE DE L'HOMME ET LA POSSIBILITÉ DE L'AMOUR DANS NOTRE POSTMODERNITÉ SATURÉE D'IMAGES.

Comment avez-vous rencontré l'œuvre de Falk Richter ?

Cyril Teste : Il y a trois ans, par l'intermédiaire d'Anne Monfort qui est la dramaturge de notre collectif. Nombreux sont les auteurs qui ont dénoncé les médias mais ce qui est intéressant chez Richter, c'est qu'il est au-delà de cette dénonciation : ses personnages sont déjà totalement contaminés

© Pierre-Jérôme Adjadj / photographe du collectif MxM

et le matraquage médiatique est digéré. Richter crée une œuvre à part qui se réduit presque aux ossements de l'écriture, en un quasi-synopsis de didascalies, qui permet un traitement de l'image fécond autour d'un texte qui reste incomplet en lui-même. Cette forme de narration défigurée nous permet de réécrire *Electronic City* au plateau et de réaliser notre envie de montrer le processus de fabrication des images plutôt que les images.

Quelle est l'histoire que raconte *Electronic City* ?

C. T. : Une histoire simple. Lui est un homme d'affaires constamment en voyage. Sa femme travaille dans des aéroports. C'est là qu'ils se retrouvent furtivement, dans ces lieux où la rencontre est possible mais fugitive, et leur histoire est faite de rendez-vous manqués. Peut-on encore s'aimer dans ce contexte-là ? En parallèle, se déploie l'histoire d'un auteur réalisateur en train d'écrire un film et ces personnages sont peut-être les siens. Aujourd'hui, on travaille beaucoup sur le rapport entre la réalité et la fiction. Richter, lui, explore le rapport entre représentation et réalité, ce qui me paraît plus important. Il décrit des êtres très contraints par la représentation qui se perdent à force de jouer.

***Electronic City* est l'œuvre du collectif MxM. Comment fonctionne ce collectif ?**

C. T. : Le collectif est né en septembre 2000. Ce groupe, essentiellement structuré par des techniciens, est accompagné par un petit groupe d'acteurs. Le collectif fonctionne selon un système horizontal et non pas pyramidal. Nous essayons de trouver une grammaire commune mais chacun reste autonome dans sa partie. Les membres de MxM travaillent et s'interrogent ensemble, ce qui

> *« Considérer l'image comme un phonème, un verbe parfois, plutôt qu'une illustration. »* *Cyril Teste*

offre un kaléidoscope plus juste au niveau de la création, dans ce mélange d'indépendance et de dépendance qui permet l'interaction.

La vidéo occupe une grande place dans vos spectacles. Pourquoi et comment ?

C. T. : Cette utilisation est générationnelle : les images font intrinsèquement partie du monde dans lequel nous sommes nés et avons grandi. Le théâtre doit rendre compte de l'humain et de son environnement et le nôtre est indissociable des images. Mais notre principe est de les dissoudre dans le spectacle, de les effacer au profit du plateau. Le temps du théâtre est du temps réel. Le temps de l'image est tout autre. Or nous cherchons à amener le temps de la vidéo au temps du théâtre, en une vision très cubiste qui explore la notion de temps lors d'une représentation. Il s'agit de considérer l'image comme un phonème, un verbe parfois, plutôt qu'une illustration. C'est en ce sens qu'il faut avoir la volonté d'une grammaire de l'image et considérer la vidéo comme un outil complémentaire de tous les autres dont les effets puissent s'intégrer à l'ensemble du spectacle.

Propos recueillis par Catherine Robert

***Electronic City*, de Falk Richter ; spectacle du collectif MxM ; mise en scène de Cyril Teste. Du 16 octobre au 2 novembre 2008. Jeudi et vendredi à 20h ; samedi à 19h ; dimanche à 16h ; relâche lundi, mardi et mercredi. Théâtre Gérard-Philipe, 59, bd. Jules-Guesde, 93200 Saint-Denis. Réservations au 01 48 13 70 00. Navette retour vers Paris et navette dionysienne (réservations au 01 48 13 70 00) tous les soirs. Renseignements sur www.theatregerardphilipe.com**

La cité des vertiges

Cyril Teste met en scène *Electronic City*, de Falk Richter, à Saint-Denis

Après un compagnonnage fécond avec Patrick Bouvet, le collectif MxM s'est mis dans l'orbite du dramaturge berlinois Falk Richter. Deux univers qui ont en commun de prendre au sérieux, courageusement, les questions inédites que nous pose le monde d'aujourd'hui. *Electronic City*, présenté au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, nous plonge dans un univers entièrement livré aux technologies.

Comment raconter la nouvelle donne du monde contemporain au théâtre ? La question est un véritable défi, que s'est imposé le dramaturge berlinois Falk Richter – désormais artiste associé à la Schaubühne – et que relève brillamment le collectif MxM. Premier volet d'un ensemble de pièces qui dessinent différentes facettes du monde contemporain, *Electronic City* nous donne quelques nouvelles de deux êtres humains intégralement régis par le monde technique. Il ne s'agit pas de science-fiction, simplement d'une hypothèse poussée à bout : que se passe-t-il si un couple vit complètement dans notre temps, c'est-à-dire non plus dans un lieu du monde, mais dans le monde de tous les lieux, ce monde qui a uniformisé tous les points du globe en les régissant par des règles et des comportements mondialisés ?

Aéroports, chaînes d'hôtels, centres commerciaux, couloirs, écrans, gratte-ciel : un vocabulaire qui dessine un paysage identique, quel que soit le point du globe. Soit un homme et une femme, un homme d'affaires qui voyage dans toutes les métropoles et la femme qu'il aime, employée dans une chaîne d'aéroports qui l'envoie aux quatre coins de la planète lorsque le personnel vient à manquer. Logique de délocalisation à l'envers : c'est le corps cette fois, et non plu seulement la marchandise, qui se délocalise selon la seule logique des besoins et des profits.

Pourront-ils se croiser, ou plus exactement ne pas se croiser, et se retrouver, en infléchissant quelque peu horaires et plans de vol, pour quelques heures dans une chambre d'hôtel. Richter trouve la forme de récit qui traduise cette quête folle (pour nous, mais le jour n'est pas très loin, où elle sera le lot commun) : préserver quelques heures un espace/temps en dehors du mouvement migratoire, un instant suspendu : un temps pour se voir, se toucher, se dire des mots, se savoir en vie. Arriveront-ils à retrouver leur nom, leur identité, leur chemin ? Car le vertige guette ce genre de vie, même pour ceux qui semblent les mieux armés pour l'épouser. Lente descente au pays de la décomposition humaine.

En 2004, le collectif MxM avait déjà tenté de s'approprier les matériaux arides de notre réalité la plus contemporaine. L'écrivain Patrick Bouvet avait, dans *Direct* collecté, monté et recyclé les mots et les images du 11 Septembre, posant là aussi une redoutable question au théâtre : saurez-vous attraper cette langue, pouvez-vous en faire votre miel théâtral ? La réponse est venue sous la forme d'un dispositif théâtral parfaitement guerrier conçu par MxM, assumant que les mots (et leurs mensonges) tuent. Confrontés à un montage d'images à la fois décalé et percutant, ces mots télévisuels de la guerre commentée (de la guerre comme commentaire et annonce permanente sur fond de vide généralisé), ces mots commençaient à sonner *autrement*, les images, détournées, commençaient à les faire parler faisaient parler autrement.

Dans la mise en scène d'*Electronic City*, on assiste à ce même mélange explosif des langues et des genres : textes, corps vifs, corps filmés, trois grammaires qui cohabitent, se frottent, et finissent par s'articuler très finement, au point de nous faire littéralement entrer dans ce monde sans lieu. Comme happés dans un trou noir, les spectateurs sont très vite projetés en dehors de tout territoire et de toute habitude. Quelques signes voudraient encore nous faire croire que nous sommes dans la réalité ordinaire. Un lit, un fauteuil, une table, des fragments de monde, des appuis, des repères. Mais très vite tout bascule. Le réel est comme suspendu. Noir. Où sommes-nous ?

La question se pose pour nous, comme pour cet homme qui ne sait plus dans quelle ville il a échoué, après l'oubli de sa valise dans la chambre d'un hôtel dont il a oublié dans quelle autre ville il se trouve. Avec, à l'intérieur, le code de la porte qui pourrait lui donner accès à la chambre où se trouve le code de la porte. Un nœud de Mœbius vertigineux, qui affole toute logique, magnifiquement redoublé, dédoublé en échos infinis par un jeu d'écrans : les hommes semblent se démultiplier à l'infini dans ce monde qui ne distingue plus rien. Sur scène, les trois écrans nous éloignent à chaque plan un peu plus du moindre ancrage humain.

A mesure que nous voyageons avec les deux protagonistes, nous nous éloignons de toute terre habitée. Comme une lente dérive dans l'atmosphère sans limite. Le jeu des acteurs ajoute encore à cette perte de repères. Très accentué, comme prélevé dans ces séries télévisées qui emphatisent le monde pour mieux le neutraliser, il donne ce sentiment d'apesanteur, d'hébétude un peu inquiétante. Avec une grande simplicité de moyens, le vide gagne du terrain, et les destins modernes nous apparaissent dans leur incroyable vacuité. Au point que bien sûr, la seule issue, la seule respiration sera d'en faire un film. Un nouveau tour de la cité électronique. Elle en a visiblement plus d'un dans son sac. C'est captivant. Et très flippant.

Bruno Tackels